

Les partisans de l'ANC en liesse dans tout le pays

«Enfin libres!» Une grande fête populaire a accueilli les premiers résultats du scrutin. Seul «hic» dans cette ivresse: la défaite de l'ANC dans la province du Cap.

Johannesburg, le Cap, envoyés spéciaux

C'était comme si le pays entier. Après trois jours de résultats partiels distillés sur toutes les radios et chaînes de télévision, n'avait attendu que Nelson Mandela. Lundi soir, alors que le décompte ne portait toujours que sur une petite moitié des voix, le président de l'ANC a fait exploser la joie: «Nous pouvons le crier sur les toits: enfin libres!», a lancé un Mandela rayonnant, depuis la salle de fête archicomble d'un hôtel à Johannesburg. Aussitôt, les serveurs et femmes de chambre, presque tous noirs, ont abandonné qui leur plateau qui leur balai... Tout l'hôtel, de la réception jusqu'à la terrasse, s'est mis à danser, à chanter victoire. Dans les rues du centre-ville, habituellement abandonnées le soir, des grappes humaines ont zigzagué sur la chaussée et agité des drapeaux, les voitures répondant par un concert de klaxons.

Retransmis en direct par la télévision nationale, le discours de victoire de Nelson Mandela a également embrasé les townships noirs. Dans une ambiance de carnaval, d'un bout à l'autre du pays, les gens sont sortis de leur abri de tôle, de leur bicoque ou de leur maison pour un *Toyi-Toyi* de joie: foulant, au rythme collectif, la poussière des chemins, leurs silhouettes se sont découpées dans le poudroir et le halo flou des néons... A Soweto, devant l'ancienne maison de Nelson Mandela - minuscule et ordinaire comme des milliers d'autres «boîtes d'allumettes» - une foule s'est rassemblée pour une fête spontanée rappelant celle, il y a quatre ans et trois mois, de la libération de l'ex-prisonnier politique, appelé aujourd'hui à devenir président.

Pour des raisons de sécurité et de confort, Nelson Mandela a déménagé depuis longtemps, vivant, depuis sa séparation de Winnie, dans un faubourg cossu de Johannesburg. Là, en revanche, il n'y eut ni fête ni exubérance: dans les beaux quartiers résidentiels, naguère réservés aux Blancs, les rues étaient désertes et calmes. «Je sais qu'ils fêtent leur triomphe», a expliqué un restaurateur à son client. «Je viens d'appeler la radio-télévision pour savoir si ça se passe bien...» En fait, il n'y a eu ni agressivité ni débordement, mis à part quelques accidents: lançant des pétards comme les païens saluant le nouvel an, des dizaines de personnes ont achevé la nuit à l'hôpital.

Même au Cap, à l'autre bout du pays, on n'a pas boudé le triomphe du Congrès national africain (ANC), même si, dans cette province, l'organisation de Nelson Mandela a été battue à plate couture par le Parti national de Frederik De Klerk. Sur la «Grande Parade», le boulevard du front de mer, où, le jour de sa libération, Nelson Mandela avait prononcé son premier discours en public après vingt-sept ans de réclusion, quelque 3 000 partisans de l'ANC se sont retrouvés, agitant des petits drapeaux et faisant le «V» de la victoire aux pas-

sants. Sur ces mêmes lieux, en principe vendredi, si les retards dans le dépouillement n'en décident pas autrement, le premier président noir sud-africain devrait à nouveau prendre la parole: cette fois-ci pour sa première allocution publique en tant que chef de l'Etat, une fois élu par le nouveau Parlement.

Dans la nuit de lundi à mardi, alors qu'ailleurs des feux d'artifice illuminaient le ciel, le Cap s'adonnait à quelques ressentiments. «Célébrons avec du champagne et non pas dans le sang», a même dû avertir un responsable local de l'ANC, Bulelani Ngucka, ajoutant: «La province du Cap occidental ne deviendra pas une enclave raciste.»

Il est vrai que dans les townships noirs de cette province, le maintien au pouvoir du Parti national est vécu comme un déni de justice. «Alors, ici, il n'y a pas libération, tout continue comme avant?» demandait, déçu, un habitant. Réponse d'un autre responsable de l'ANC, Kader Asmal: «Ce soir, nous réclamons notre pays: ce soir, toute l'Afrique du Sud nous appartient!»

Comme s'il faisait écho à cette ivresse du triomphe, le «chef» zoulou Mangosuthu Buthelezi, en trouble-fête attiré, est sorti hier de son silence. «Si la victoire de l'ANC devait être par trop écrasante, a-t-il mis en garde, il y aura des explosions de colère.» A en juger par la folle nuit d'émotions qui a plongé le pays dans le bonheur entre le Cap et le Transvaal, cela ne pourrait guère être le cas que dans «sa» province, le Kwa-Zulu/Natal...

Corinne MOUTOUT et Stephen SMITH

LES RESULTATS PROVISOIRES
(Sur 22,7 millions de bulletins, seuls 11 millions étaient dépouillés hier soir.)

	Congrès National Africain	62,2%
	Nelson Mandela	
	Parti National	22,1%
	Frederik de Klerk	
	Parti de la liberté Inkatha	8,3%
	Mangosuthu Buthelezi	
	Front de la Liberté	2,7%
	Constand Viljoen	
	Parti Démocratique	1,8%
	Zach de Beer	
	Congrès Panafricain	1,3%
	Clarence Makwetu	
	Autres	1,6%



Près de Rusumo, lundi. Les réfugiés attendent une première distribution de nourriture.

RWANDA

250 000 réfugiés rwandais sur le pont de l'exode en quelques heures

Entre jeudi et vendredi, les fuyards, en majorité hutus, ont franchi la frontière tanzanienne juste avant que les rebelles tutsis du FPR en prennent le contrôle. Ces derniers bloquent depuis toute liaison entre les deux pays.

Rusumo, envoyé spécial

C'est un petit pont de béton et de métal bleu, qui enjambe les flots boueux de la rivière Akagera. Du côté tanzanien, trois soldats déboussaient font le guet devant une pile de machettes et d'outils agricoles, confisqués aux fuyards, lors de leur entrée en Tanzanie. Les douaniers laissent les curieux franchir les cinquante mètres qui nous séparent des rebelles du Front populaire du Rwanda (FPR). Une vingtaine de guérilleros tiennent le poste frontière criblé d'éclats depuis vendredi soir, lorsque les soldats des Forces armées rwandaises (FAR) l'ont abandonné. Peu avant que le pont ne tombe, il s'est produit 25 heures de flottement, pendant lesquelles les FAR ont perdu le contrôle de la situation. Des heures bénies pour près de 250 000 fuyards - en majorité hutus (1) - qui se sont précipités à raison de plus de 10 000 par heure sur cette planche de salut inespérée. Ce qui fait dire au HCR le haut commissariat aux Réfugiés des Nations unies, qu'il a vécu «l'exode le plus rapide et le plus massif depuis sa création».

«Bienvenue aux chutes de Rusumo, Kigali 157 kilomètres», proclame un panneau à l'entrée du Rwanda. Sous le pont, les remous de l'Akagera entraînent des dizaines de formes gonflées et délavées par les eaux, qui viennent s'échouer bras en croix parmi les algues. Des cadavres charriés par le fleuve, reliques des massacres qui continuent dans le Sud, au tour des villes de Butare, de Rweru, de Mbuye. Pour éviter épidémies et infections, les organisateurs des secours ont dû éloigner les réfugiés des points d'eau.

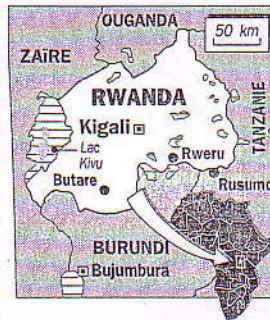
La route en tarmac qui file depuis le poste frontière à l'intérieur de la Tanzanie est quasi déserte. Le FPR a coupé le flot des réfugiés depuis vendredi, 17 heures, interdisant le passage du Rwanda en Tanzanie, ainsi que les mis-

sions de reconnaissance des organisations humanitaires. Bien qu'ils s'en défendent, les rebelles bloquent aussi l'accès au Rwanda par la Tanzanie, une route stratégique pour l'armée gouvernementale, par laquelle elle acheminait vivres, armes, munitions et essence. Des colonnes de camions-citernes tanzaniens et rwandais remplis sont immobilisés sur le bas-côté de la route.

«Vendredi, j'ai survolé peu avant la fermeture de la frontière une colonne de 50 000 réfugiés qui tentaient de rejoindre le poste de Rusumo», dit Etienne Krug, coordinateur médical du HCR pour le camp. «Nous ignorons ce qu'ils sont devenus.» Effrayés par les rebelles en armes, ces déplacés se sont probablement dispersés et cachés dans le bush. 20 000 d'entre eux ont tenté un autre chemin, plus au nord, à travers les marais de Chamchussi et le parc national d'Akagera. D'autres ont traversé la rivière en bateau ou à la nage.

C'est à 16 km du poste, le long de la route, que le flux immense des déplacés de ces derniers jours a échoué, dans le camp de Benako, à une heure de la petite ville tanzanienne de Ngara. Une foule chaotique et compacte qui s'étend sur des kilomètres. Souvent déjà stationnés dans un camp de réfugiés du Rwanda, ils ont pour la plupart fui avec l'armée gouvernementale, tandis qu'elle faisait retraite devant les rebelles. Certains affirment qu'ils ont craint «des massacres et des vengeances du FPR». Quelques-uns ont réussi à grimper dans un véhicule, d'autres ont marché près de 100 km, portant sur la tête des provisions. Des petits commerces ont démarré, ici quelques cartons d'Ormo ou du savon, là un coiffeur ou un boucher. En survolant Benako en avion, on voit le bush tanzanien s'éclaircir, les buissons servant à fabriquer des huttes de fortune pour se protéger de la pluie.

L'approvisionnement en eau est précaire. Les besoins en nourriture ont été



couverts grâce à une donation de la Croix-Rouge, qui a détourné des rations destinées au Rwanda. Il faut douze heures aux camions pour gagner cette frontière depuis la première ville tanzanienne d'importance, et, en cette saison, la piste d'atterrissage de fortune est insuffisante pour les gros porteurs de type Hercules. Autre problème pour les délégués de MSF, du HCR, du CICR et de la Fédération des Croix-Rouge, il faut d'abord séparer les réfugiés hutus de tutsis. Parmi les fuyards, nombreux sont les tueurs extrémistes hutus d'hier, qui craignent à leur tour des représailles. Dans le petit camp voisin qui compte 3 000 Tutsis, réfugiés de la première heure, on a vu passer la longue cohorte de déplacés, et reconnu quelques mi-ciens. «Pour l'instant, rassure Eric, j'ai mérité tutsi-hutu, employé de la Croix-Rouge belge, les réfugiés vivent en bonne harmonie, trop heureux de s'être sortis. Mais on se méfie, c'est fait.»

Jean-Philippe CEP

(1) Depuis le 6 avril 1994, date à laquelle les présidents du Rwanda et du Burundi ont péri dans un accident d'avion, les massacres ont d'abord visé les Tutsis et les opposants à l'ancien régime, ont fait plus d'un centaine de milliers de morts au Rwanda.